

Fenaison et moisson

En juin il fallait couper les foins avec la faucheuse. Après fanage, le foin était rassemblé à l'aide d'une rateuse puis chargé et rentré en vrac dans les fenils. Après le 14 juillet on commençait la moisson. La moissonneuse lieuse fauchait en laissant derrière elle des gerbes déjà liées et qui étaient regroupées en "tissots" avant d'être rentrées en attendant le battage. Mais il arrivait que les gerbes aient reçu des pluies trop abondantes. Impossible de les rentrer humides. Il fallait défaire les tissots pour qu'elles sèchent. Dans ce cas la moisson était retardée. On a vu des gerbes, qui commençaient à germer, dans les champs jusqu'en septembre... La journée était longue. Chacun apportait sa musette pour la pause des "dix heures" et des "quatre heures" : vin coupé d'eau, lard, saucisson, fromage... Parfois les cultivateurs se regroupaient pour partager ces moments de détente. Bientôt les exploitants vont s'équiper de moissonneuses batteuses. D'abord engins tractés puis automoteurs, elles sont de plus en plus perfectionnées. Ainsi la mécanisation, en accélérant toutes les opérations, va permettre de faire pratiquement abstraction des conditions atmosphériques. L'utilisation des engrais, des traitements, la sélection des semences va améliorer de façon significative, le rendement : en un demi siècle on note qu'il est passé de 10 à 55 quintaux à l'hectare. En contre partie la facture, pour l'exploitant, s'est considérablement alourdie. On pouvait investir en 1956, 1 451 000 F (soit 14 510 F actuels) pour l'achat d'une moissonneuse batteuse Massey Ferguson. Quarante ans plus tard, il faut prévoir 800 000 F pour s'équiper d'une



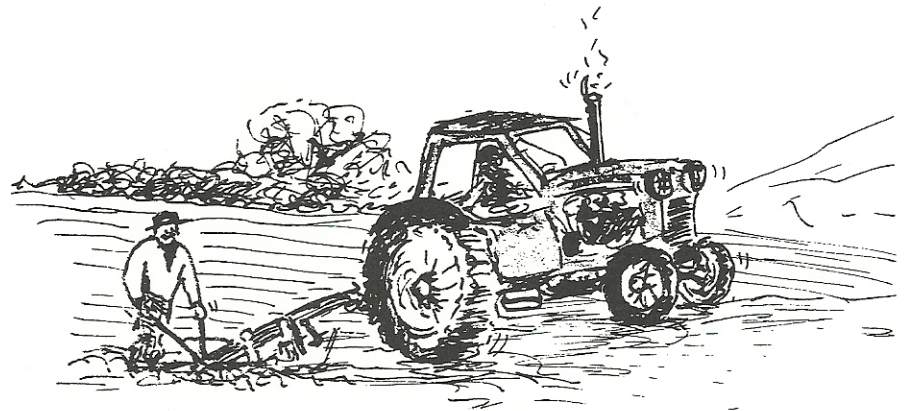
"moiss-batt" qui certes n'a rien à voir avec son ancêtre...

L'élevage

En 1945 le cheptel des bovins était d'environ cent vingt bêtes, pour la plupart des vaches laitières, réparties en troupeaux de deux à vingt têtes avec une production se situant autour de dix litres de lait par jour et par vache, pour deux traites. Jusqu'en 1960 la traite était effectuée à la main. Ensuite sont apparues les premières trayeuses électriques. Mais là aussi la simplification du travail et le gain de temps vont avoir un coût. Par exemple en 1970 on pouvait acheter un chariot-trayeur

pour 3 150 F mais vingt ans après il fallait compter 10 000 F pour changer la pompe de la trayeuse électrique. Outre les bovins, il y avait aussi trois troupeaux de moutons gardés chacun par un berger. Henri Faradon, dit Riri, fut le dernier berger à Fleurey. Il garda jusqu'en 1970 le troupeau de Marcel et Pierre Grée. Chaque ferme possédait ses chevaux de trait, sa basse cour, ses lapins, sa soue avec un ou plusieurs cochons.

En cette fin de siècle, à Fleurey, la ferme traditionnelle avec ses animaux comme dans les livres d'images de notre enfance n'existe plus. Plus de troupeaux de moutons, plus de chevaux, plus de cochons, plus de vaches laitières. Elles sont remplacées dans les deux exploitations par des bêtes à viande. Déjà en 1976 la ferme de Collonges ne produisait plus de lait. Au village même, le dernier troupeau de laitières a effectué son ultime voyage du pré à l'étable le 1er avril 1997. Pour bien des habitants, les allées et venues des troupeaux faisaient partie de la vie du village, même si cela provoquait parfois quelque agacement chez certains automobilistes. Aujourd'hui il n'en reste que le souvenir, peut-être teinté de nostalgie...



« Hue don... Bordioux »